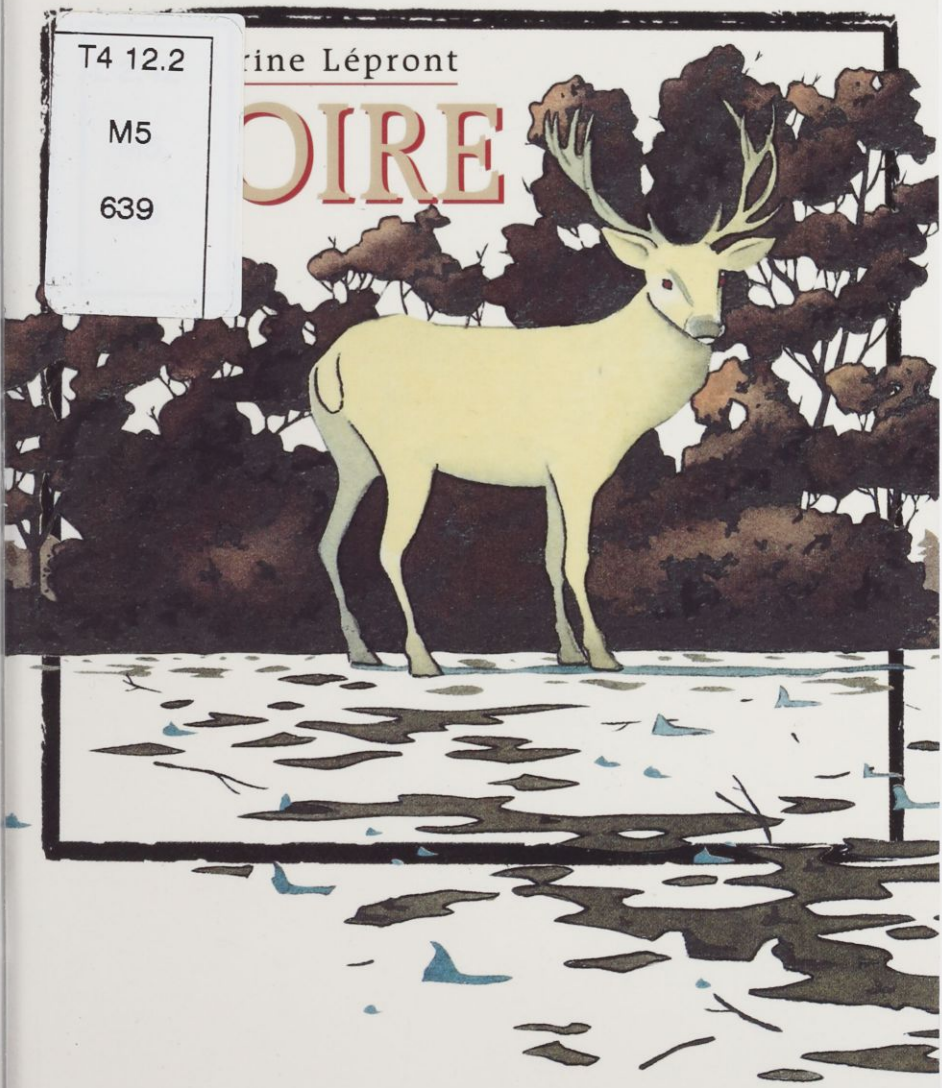
T4 12.2
M5
639

rine Lépront

OIRE



PAGE BLANCHE / GALLIMARD

023728301 823

COLLECTION PAGE BLANCHE

IVOIRE

PAGE BLANCHE/GALLIMARD

J 7
J4
1998-4597

Catherine Lépront

IVOIRE

PAGE BLANCHE / GALLIMARD

DL- 24 06 1998 26702

© Gallimard Jeunesse, 1998

Photo de couverture : © Jacques Sassier

BIBLIOTHEQUE
DE FRANCE
NATIONALE

Il est six heures. Toune est prête à partir à la chasse, à Soulas. Sa mère lui demande :

– Veux-tu que je m'habille en vitesse et que j'attende la voiture avec toi? Il fait encore nuit.

– Non, non. Je n'ai pas peur.

Toune préfère descendre par les escaliers plutôt que prendre l'ascenseur. Elle se retrouve à attendre seule sur le trottoir que la voiture vienne la chercher. Il fait nuit noire. Ce n'est pas vrai qu'elle n'a pas peur. Elle a peur, mais elle en a besoin. Toune éprouve sa peur dans un demi-sommeil. Elle sait bien que la ville, telle qu'elle lui apparaît au petit matin, silencieuse et fantomatique dans les vapeurs du brouillard, n'est pas une vision de rêve. Mais, en même temps, elle n'en est pas tout à fait persuadée. Il s'agit certainement d'un univers

intermédiaire, de même nature, sans doute, que celui dans lequel vit le grand cerf albinos de Soulas. Ça fait deux cents ans qu'il apparaît dans la propriété, deux cents ans qu'il trompe les chasseurs. Toune doit se familiariser avec l'univers dans lequel vit le grand cerf albinos, car elle veut le voir s'il vient à traverser la forêt ou boire à l'étang.

« Il n'est pas visible pour tout le monde », a dit Bernard. Lui-même ne l'a plus jamais revu depuis qu'il a quitté l'enfance. Il n'a fait que l'entendre, que voir bouger les branchages à son passage. Or Bernard est un grand chasseur, et Toune n'est que rabatteur. Elle a aussi besoin de sa peur pour se familiariser avec elle, afin de ne pas trembler, de ne pas crier et, ainsi, de ne pas effrayer le cerf quand il se montrera. Voilà pourquoi elle prolonge son attente d'une demi-heure : pour mieux connaître le monde intermédiaire dans lequel passera le cerf albinos, et pour mieux connaître sa propre peur, et la dominer.

Elle se tient au pied de la pendule lumineuse de la place. Des pigeons, des corbeaux parfois, en traversent le cadran. Il lui semble alors qu'ils en sortent, qu'ils sont une incarnation fantastique du temps qui passe, par soubresauts. L'aiguille des minutes bondit, et un oiseau noir surgit. Toune l'appelle Six-heures-dix-sept et le voit, toutes ailes déployées, non pas disparaître dans la

brume mais se transformer en brume. Le halo des lueurs des lampadaires se met à frémir. « Attention ! dit Toune, et sa propre voix la rassure. Attention, attention ! » Il va tomber de la poussière d'or sur le trottoir si elle continue de regarder les lumières de la ville dans cet état de rêverie éveillée. Il lui faut se réveiller totalement, de toute façon, le grand cerf ivoire ne lui apparaîtra pas dans la ville. Toune prend son jeu électronique et se concentre sur l'écran.

Elle doit augmenter son score. Une voiture passe. « Cent trente-huit. » Une voiture s'approche. « Cent soixante-dix. » La voiture ralentit. Toune voit à droite de son écran une roue dans le caniveau. Une voiture s'immobilise. Une portière s'ouvre. Voilà les bottes de Bruno. « Deux cent trois. »

« Monte », dit Bruno. Toune se cale à l'arrière entre lui et Rémi. « Pousse-toi, tu m'écrases », dit Rémi. Il ajoute : « Passe-moi ton jeu », en essayant de le lui arracher des mains. Toune s'agrippe à son jeu, elle crie : « Deux cent vingt-sept ! » Le bonhomme est mort. C'est fini. « Perdu ! » dit Rémi, il lui prend le jeu. Toune lui tire la langue. Elle lui dit : « Je m'en fiche, j'ai battu mon score. » Comme elle a battu son score, elle a des chances de voir le cerf albinos.

Chaque dimanche de chasse, c'est la même chose :

Toune s'endort aussitôt que la voiture a traversé le pont, si bien qu'elle passe directement de la vision de la ville à celle de l'écran du jeu, de l'écran à l'image du fleuve argenté, puis des cahots qui la réveillent, et la maison de Soulas apparaît au fond de la grande allée creusée de nids-de-poule, comme si elle était directement reliée au pont, et non pas séparée de la ville par trente kilomètres.

Rémi dit : « Pendant que tu roupillais, j'ai gagné trois fois. » Le bonhomme du jeu électronique se serait sorti trois fois de toutes les épreuves : explosions, chutes, monstres ! Rémi est un menteur. En tout cas, un vantard.

Tout le monde appelle la maison de Soulas Le Manoir aux fleurs, mais Toune n'est venue que l'hiver et n'a donc jamais vu des rosiers, des glycines et des cognassiers du Japon qui montent à l'assaut des murs que leurs branches absolument nues, noueuses, tordues par les âges, noires. Aujourd'hui, il tombe des flocons de neige très légers, aussi fins que des gouttes de pluie, et que la terre absorbe immédiatement, sans les retenir. Ils forment une sorte de rideau de tulle. Comme les quatre dimanches de l'année dernière et les deux précédents qui avaient été six journées de brouillard, de neige ou de pluie, la maison apparaît à Toune sous l'aspect d'une masse blanchâtre, à peine plus dense

que l'air, et prisonnière des branches qui serpentent, enlacées, sur les façades. Toune se dit de nouveau que Le Manoir aux fleurs est en réalité un coffre d'ivoire qu'un pêcheur géant a pris dans ses filets. Un coffre d'ivoire qui renferme un trésor.

Le pelage du grand cerf albinos de Soulas est de la même couleur : ivoire.

Dans la voiture, Rémi lui chuchote :

« La semaine dernière, Casimir a vu le cerf albinos dans le bois des ramiers, vu de ses yeux vu, je te jure, il me l'a dit. » Toune hausse les épaules : Rémi est idiot ou il veut l'impressionner, parce qu'elle est la plus jeune – elle aura douze ans dans deux jours – et la seule fille de l'équipe des rabatteurs. De toute façon, Casimir, le garde-chasse du Manoir aux fleurs, a un bec-de-lièvre : s'il a parlé à Rémi, Rémi n'a rien pu comprendre. Tout ce que l'on comprend jamais de la bouche de Casimir, ce sont ses « Va savoir... » qu'il prononce à tout bout de champ. Toune fait : « Pff ! tu me racontes des histoires. » Mais l'albinos pourrait bien venir aujourd'hui, se tenir, immobile, dans la plaine aux oiseaux et rester pour autant invisible à cause de la neige. Se confondre tout entier avec la neige. Sauf ses yeux, peut-être. Car le blanc en est rouge. Ses yeux, et ses grands bois moussus aux ramifications innombrables.